

"d'ens-français. Il est, par excellence, l'ami sincère, généreux, hospitalier, et tout ce qu'il y a de plus exquis en fait de cœur et d'esprit. Il peut servir de modèle aux jeunes prêtres et même, ajoutait l'un des orateurs, il possède encore ce mérite "d'avoir célébré son jubilé sacerdotal, "ses noces d'argent ; pour les uns "donc, c'est une sorte de reproche et "pour les autres, v. g. le Père Ethier "de Watervliet, c'est un appel pressant à de prochaines fêtes jubilaires".

Si les discours ont eu de la vogue, le chant n'en eut pas moins, et le Père Burrick, de Troy, peut se vanter du succès de sa romarce qui, avec l'harmonieux choeur, murmure encore à mon oreille, d'inimitables mélodies. Je cite le fragment qui m'en reste :

"Petits oiseaux, mangez sous ma fenêtré,
"De ce pain noir que vous offre ma main ;
"Mangez-en bien, car hélas ! peut-être,
"Ni vous, ni moi n'en mangerons demain."

Quels jolis "piruitts" on intercale en ces vers ! Mais qui n'y était pas, n'a rien entendu. (Le P. Burrick est le cousin germain de Mgr Gabriel, évêque d'Ogdensburg qui, orphelin, fut même élevé dans la famille de son oncle).

Je me rappelle aussi, avec un grand charme, l'"Ave Maris Stella" et "Mariborough s'en va-t-en guerre" chantés par les trois voyageurs déjà nommés, puis encore le chant national : "O Canada, terre de nos aïeux" entonné "con amore" par la masse des voix. Il est particulièrement saisissant d'entendre, pour la première fois, l'air national canadien, résonner en dehors de la grande patrie, dans l'opulente république américaine, mais tout de même

chanté par des poitrines canadiennes et dans ce petit coin béni qu'on peut bien nommer un "petit Canada".

Pour la circonstance, M. Charpentier avait rimé de très jolis vers, comme il sait en écrire, et nous les chanta, avec tout son cœur, sur l'air connu et toujours aimé au Séminaire de Joliette.

"Le curé de notre village,

"Disait un jour à son sermon."

Le refrain fut exécuté à l'emporte-pièce et rien que d'y penser, je me sens encore étroit d'émotion, tant ces refrains me reportent avec vivacité à nos "campagnes" d'écoliers et au retour de nos pique-niques où repassaient tous ces chants de la gent écolière.

Je me garde bien d'oublier le P. G. Gagné, le chantre populaire et "up to date" de ces réunions ainsi que le "motu proprio" du P. Léger, consistant en une préface de son cru et avec laquelle, dit-il, il a tenu tête, un jour, à une organiste qui s'obstinait à l'accompagner sur l'orgue et qui, ce dépit, dut retraiter et laisser le "maestro" à l'admiration de son auditoire.

Comme les roses, les plus belles fêtes sont éphémères et ne durent qu'un jour ; mais en certains cas, à l'instar des solennités de l'Eglise, elles peuvent aussi porter octave privilégiée. Ainsi les Noces d'Argent du P. Lavigne durèrent plusieurs jours, et chacun de ses amis voulut bien lui offrir et à ses hôtes, un banquet d'amitié et de fraternité. Le Père Burrick ouvrit la série de ces fêtes supplémentaires et convoqua les amis pour mardi midi, et le P. Desautels, de Schenectady, pour la soirée du même jour, le Père Robillard, d'Albany, et le Père Baillargeon choisirent le mercredi pour le dîner et le souper. Plus jeune, mais non moins sensible à l'a-